

Muḥammad Ḥasan BAKALLA, *Ibn Jinnī: An Early Arab Muslim Phonetician — An interpretative study of his life and contribution to linguistics*. London & Taipei, Taiwan, ROC., 1982/1402. 26,5 cm., xxx + 281 p. en anglais, avec illustrations + 58 p. en arabe.

Cette étude de M.H. Bakalla est la deuxième étude importante consacrée à Ibn Ğinnī, grammairien majeur de la Tradition grammaticale arabe, qui a vécu au IV^e/X^e siècle. La première étude, *Les Théories grammaticales d'Ibn Jinnī*, parue à Tunis en 1973, due à Abdelkader Mehiri, portait sur l'ensemble de la théorisation du grammairien dont elle réussissait à donner, à partir de son œuvre entière, une très bonne vue générale. L'étude de M.H. Bakalla est une étude, elle, centrée sur la seule organisation des sons de la langue arabe présentée par Ibn Ğinnī dans son *Sirr Ṣinā'at al-Ṭrāb*.

L'on ne connaît ordinairement de cet ouvrage que les premiers *bāb* publiés en 1373/1954 par Muṣṭafā as-Saqqā et *alii*. M.H. Bakalla a, lui, utilisé tout le texte de cet ouvrage dont il prépare une publication intégrale, très attendue. A ce propos, M.H. Bakalla, dans le cours de son livre, renvoie exclusivement aux manuscrits. Aussi, le lecteur est-il, *aujourd'hui*, trop souvent dans l'incapacité de comparer au texte traduit telle ou telle des traductions proposées.

M.H. Bakalla présente d'abord, rapidement, dans une première partie, l'homme et son œuvre; puis, dans une deuxième partie, sa définition de la langue, « Language (*luġa*) may be defined as a set of sounds (*aṣwāt*) which are used by speech communities to express their ideas and intentions » (p. 39); il fait allusion au problème de l'origine du langage, à la théorie du *istiṣqāq akbar*, aux faits de dialecte, au *samā'* et au *qiyās* qu'il interpréterait comme signifiant « compétence » (p. 43), aux domaines de l'étude d'une langue et aux parties de la langue. La phrase (*ġumla*) est ainsi définie : « A sentence is an independent utterance [= delimited by pauses] which has to convey a complete meaning on its own, e.g. *zaydun aḥūka* 'Zayd is your brother', *qāma muḥammadun* 'Muḥammad got up' [...] *mah?* 'What?' [...] *awwah* 'oh!' ». Dans cette traduction d'un passage des *Ḥaṣā'is* d'Ibn Ğinnī, « which has to convey a complete meaning on its own », est pour *mufīd li ma'nāhu*. Au demeurant, si *ġumla* dénote bien une unité sémantique complète, ce ne peut être qu'en tant qu'unité dénotant un « signifié » et non pas un « sens ». L'auteur définit ensuite les diverses valeurs du terme *ḥarf* dans les emplois d'Ibn Ğinnī avant d'aborder l'étude même des consonnes et des voyelles. Il fait, p. 56, d'*i'tilāl* le correspondant d'une *vowel class* : *alif* = [a :], *yā'* = [i :], *wāw* = [u :]. Or les anomalies éventuelles d'une forme donnée ne sont pas le fait des voyelles longues mais des consonnes vocaliques /w/ et /j/ dont l'ouverture ne s'accorde pas avec le contraste syntagmatique de la langue arabe tel que le détermine essentiellement son système syllabique. L'équivalence ici proposée, *per incidens*, par M.H. Bakalla, ne semble donc pas pouvoir être retenue. Ce sont ensuite les critères auditifs et distributionnels de la classification établie par Ibn Ğinnī des consonnes et des voyelles qui sont examinés; puis l'ordre de leur classement. M.H. Bakalla expose également, p. 65, le classement d'al-Ḥalīl : les *ḥurūf ṣaġriyya*, — *ġim*, *šin* et *ḍād* —, où il voit « the orifice sounds » sont, précisément, des « arquées », le *ṣaġr* étant « l'arcure de la cavité buccale » (*mafraġ al-fam*). Il propose, p. 68, une interprétation originale et plausible de *maqāṭi'* qui serait, selon lui, non

pas le pluriel de *maqṭaʿ*, « place d'articulation », mais celui de *miqṭaʿ*, « instrument tranchant », qui signifierait « articulateur passif ». Quant au classement de *ā* parmi les consonnes, M.H. Bakalla écrit, p. 79 : « It seems that Ibn Jinnī [...] is partly influenced by Sībawayhi ». En fait, dans les unités analysées par les Modernes comme *V* : , Sībawayhi reconnaissait une séquence $\check{V}\check{C}$, où \check{C} est pour l'élément cinétique décroissant \check{V} . M.H. Bakalla interprète exactement, p. 81, le *hamza bayna bayna* comme un *hamza* amuī. Il s'attache dans les pages suivantes à l'identification, prématurée, des variantes correctes et incorrectes des consonnes dont il vient de reconnaître les lieux d'articulation ; en effet, il n'en a pas encore reconnu les traits. Au demeurant, cette partie-là du *Sirr* suit l'exposé de Sībawayhi. *A priori*, la même identification comme *g* et du *kāf* prononcé « entre » le *ġīm* et le *kāf* et du *ġīm* prononcé « comme » le *kāf* ne laisse pas d'apparaître improbable. Traitant des voyelles, pp. 89-128, M.H. Bakalla interprète les termes *ṭaqīl*, « lourd » et *ḥafīf*, « léger », comme signifiant « tendu » et « non tendu » musculairement. Il est plus vraisemblable que la « lourdeur » n'était dans le *Sirr* d'Ibn Ğinnī, tout comme dans le *Kitāb* de Sībawayhi, rien d'autre que la traduction impressionniste de la complexité relative d'une articulation donnée. Or une articulation complexe peut être tendue et peut être non tendue. Poser « lourd » = « tendu » semble hasardeux.

M.H. Bakalla en vient ensuite aux traits. Il discute longuement, pp. 129-139, de l'opposition *maġhūr* ~ *mahmūs* qu'il identifie comme une opposition « voiced and sonorous » ~ « voiceless and non-sonorous ». Cette identification est impossible. En effet, le *hamza*, = [ʔ], ne saurait être présenté comme une consonne neutre du point de vue de la voix. Cette « neutralité » est irrecevable théoriquement. La contoïde [ʔ] est sourde et non soufflée. L'opposition *maġhūr* ~ *mahmūs* est l'opposition « non soufflé » ~ « soufflé », toutes les soufflées étant sourdes en arabe. Quant au *ṭāʾ* et au *qāf*, ils ont été décrits comme /d/ et /G/ par Sībawayhi. La même description d'Ibn Ğinnī contraint à les identifier encore comme /d/ et /G/ et donc comme des « non soufflés ». M.H. Bakalla soulève dans ces pages un problème important : Ibn Ğinnī connaissait-il l'existence des cordes vocales ? M.H. Bakalla cite deux ouvrages d'anatomie, de deux physiologistes arabes, Rhazes et ʿAlī b. ʿAbbās al-Maġūsī, qu'Ibn Ğinnī a pu connaître, et qui auraient, dans deux passages cités ici en français, décrit les cordes vocales. Il est difficile d'en décider à partir de la seule traduction française de passages isolés. Par contre, un lecteur des *Maġāriġ al-ḥurūf yā asbāb ḥudūt al-ḥurūf* d'Avicenne, m. en 428/1037, peut s'assurer que ce médecin et philosophe de génie ignorait l'existence des cordes vocales. Au demeurant les phrases mêmes d'Ibn Ğinnī, p. 69 de l'édition du *Sirr*, par lesquelles il définit cette opposition, sont reprises *verbatim* du *Kitāb* de Sībawayhi. Elles ne peuvent donc prouver qu'Ibn Ğinnī connaissait l'existence des cordes vocales que Sībawayhi ne connaissait pas. M.H. Bakalla traite ensuite des oppositions *šadīd* (= « occlusive ») ~ *riḥw* (= « constrictive »), *muṭbaq* (= « vélarisée/emphatique ») ~ *munfaṭiḥ* (= « non vélarisée / non emphatique »), *muṣṭaʿlī* (= « exhaussée ») ~ *munḥafīḍ* (= « non exhaussée »), *muṣṣrab* (= « saturée » = « fully realized ») ~ *ġayr muṣṣrab* (= « non saturée »), — dans le *Kitāb*, *muṣṣrab*, = « saturable », est dit d'une consonne pausale produite, outre son articulation spécifique, soit avec un schwa, soit avec un souffle sonore, l'un et l'autre pouvant être réalisés avec une voyelle de coloration furtive —, *aġann* (= « nasale ») — *ġayr aġann* (= « non nasale »), *ḥafīf* (= « non tendue ») ~ *ṭaqīl* (= « tendue »), — cette identification semble ici démentie encore par la présentation, par exemple, de /b, ḍ, z.../ comme des « tendues », de

/t.../ comme une « non tendue ». En conclusion de cette partie, M.H. Bakalla revient sur le *ḡād* à propos du terme *tafašši* qui lui est appliqué ainsi qu'au *šin*, dans le *Sirr* mais déjà dans le *Kitāb* où il signifiait déjà « étalement (du lieu d'articulation du *ḡarf*) »; en effet, et le *šin* et le *ḡād* étaient alors deux constrictives alvéolo-palatales, respectivement /ç⁺/ et /z⁺/. Toutefois, il semble bien que le *ḡād* était, à l'époque d'Ibn Ğinnī, réalisé /z⁺/ avec une latéralisation reconnue par M.H. Bakalla, p. 72.

Dans un nouveau chapitre, « Some phonological patterns of Classical Arabic », pp. 177-200, M.H. Bakalla avance que dans certains de ses emplois le *ḡarf* du *Sirr* équivalait à « phonème ». Quel intérêt a cette coïncidence partielle? En revanche, les procédures de commutation et de permutation sont exactement reconnues. Peut-on regretter, en passant, qu'il soit fait mention de voyelles diphtongues qui seraient des phonèmes, l'arabe ayant toujours été, semble-t-il, une langue sans phonèmes diphtongués? Le chapitre suivant, pp. 201-210, « Some morphophonological processes », traite, fort bien, des faits d'affixation (*ziyāda*), de substitution (*badal*), de retranchement (*ḡaḡf*), de changement par addition ou élision d'une voyelle brève (*tagyīr bi-ḡaraka wa sukūn*), de redoublement (*iḡām*). Enfin, dans un dernier chapitre, « Critical notes on Ibn Jinnī's classification and descriptive analysis », M.H. Bakalla tente d'évaluer le contenu et l'apport d'Ibn Ğibbī dans le *Sirr*. S'il évalue avec finesse et compétence le contenu étendu et complexe du *Sirr*, il en mesure moins précisément l'originalité qu'il surestime. En effet, Ibn Ğinnī, constamment, reprend le *Kitāb*. M.H. Bakalla le relève parfois, — p. 169, par exemple, où il écrit : « In interpreting *ṣawt* I followed Sībawayhi, upon whom Ibn Jinnī draws very heavily in his [...] classifications »; et parfois il ne le remarque point. Ainsi, pour en donner deux exemples, les *ḡurūf as-saḡīr*, « les sifflantes », citées par lui p. 161, sont déjà dans le *Kitāb* et, aussi, la dénomination *muṣṭa'li*, citée p. 144 et p. 214. Dans ce même chapitre, M.H. Bakalla voit avec justesse dans *ḡarf mutaḡharrik* l'équivalent de « syllabe ouverte » et dans *ḡarf sākin* l'équivalent de « syllabe fermée ». Et il ouvre une piste de recherche nouvelle et intéressante en proposant, comme une hypothèse, que *naḡam* signifierait « intonation ».

Un glossaire arabe-anglais des termes phonétiques utilisés par Ibn Ğinnī, pp. 133-247, une bibliographie, pp. 249-257, plusieurs index, pp. 259-275, terminent une étude doublée par un résumé arabe.

L'étude de M.H. Bakalla est claire, construite, informée, — l'auteur est très bon linguiste et aussi très bon phonéticien : il anime le Laboratoire d'Etudes Phonétiques de l'Université de Riyāḡ. Elle est complète et minutieuse. Elle constituera désormais l'ouvrage de référence pour l'évaluation des connaissances dans les domaines phonétique et phonologique de la Tradition grammaticale arabe au IV^e/X^e siècle.

André ROMAN
(Université de Lyon II)

Etudes de linguistique arabe. Numéro spécial d'*Arabica*, XXVIII/1981, pp. 123-401.

Comme le rappelle son directeur, M. Arkoun, *Arabica* n'avait publié qu'un seul numéro spécial, en 1962, consacré à Bagdad. Ce second numéro spécial, consacré à la linguistique arabe, sera suivi d'un troisième sur les sciences sociales appliquées au domaine arabe.